

La résistible ascension de Jean-Marie Le Pen
Entretien avec Patrick Tort : Les ressorts d'un succès

Gilbert Wasserman: Dans ton texte *Résistance II*¹, tu assignais trois causes politiques majeures au surgissement du phénomène Le Pen : responsabilité de la droite, du PS et du PCF. Penses-tu que cette analyse soit toujours valable pour caractériser ce que les médias nomment «le second effet Le Pen»?

Patrick Tort: Je ne vois pas ce qu'il y aurait à changer aujourd'hui à *l'étiologie*, c'est-à-dire à l'exposé rationnel des causes d'un phénomène qui a eu lieu, sous prétexte que ses développements ultérieurs s'accompagnent naturellement d'une modification qualitative de sa réception dans la société. L'importance que j'accorde à ce texte tient au fait que pour la première fois peut-être, aucun des acteurs réellement impliqué dans la production du phénomène n'était épargné. Je rappellerai très brièvement ces trois causes principales:

1. *La radicalisation de la droite après son échec électoral de 1981:* caractère hautement symbolique de la composition de la liste Veil aux élections européennes (Veil, Hersant, Malaud); alliances occultes, puis ouvertes entre la droite et l'extrême droite; partenariat municipal (Dreux); alliances renforcées lors des élections régionales; complicités grandissantes à l'Assemblée.

2. *Le calcul inavoué de la gauche socialiste au pouvoir pour briser l'unité de l'opposition en laissant grandir l'influence du Front national:* absence de combat idéologique dans la période d'ascension de Le Pen; médiatisation sans obstacle ni droit de réponse; subtil dosage compensatoire avec la promotion de SOS-Racisme.

3. *L'écart, au PCF, sur la question de l'immigration et du racisme, entre les déclarations et les actes :* consignes occultes de la direction du parti en direction des municipalités afin d'entraver l'installation d'immigrés sur leur territoire; refus de défendre sur le terrain des revendications politiques le principe de l'égalité des droits civiques pour les immigrés installés en France; hostilité au droit de vote pour ces mêmes immigrés aux élections municipales sous le prétexte qu'ils s'expriment déjà dans les élections professionnelles (!), jusqu'à ce que F.

¹ Note JPD : M, N°8, février 1987, p. 48, *Résistance II*

Mitterrand, par son intervention devant la Ligue des droits de l'homme, contraigne la direction à le réclamer à son tour; enfin, absence de lutte idéologique spécifique contre la montée du Front national, sous le prétexte que «Le Pen c'est la crise», et que «combattre la crise, c'est combattre Le Pen». J'avais, dès les commencements, mis en garde certains communistes contre de telles procédures de réassurance: d'abord, en expliquant que le phénomène Le Pen était *un phénomène spécifique qu'il fallait combattre spécifiquement*, et ensuite en attirant leur attention sur le fait que la solution globale qui consiste à combattre la crise était, dans le meilleur des cas et en pariant sur un succès, une solution à long terme, tandis que l'ascension de l'extrême-droite était un phénomène ultra-rapide et, pour la première fois, risquait plus un renforcement qu'une exténuation. Si je m'attarde aujourd'hui un peu plus sur le cas du PCF, c'est bien entendu parce que j'estimais alors que les militants et les responsables communistes étaient mieux à même que n'importe quels acteurs de la vie politique française de mesurer les dangers liés à la reviviscence du fascisme.

Gilbert Wasserman: Penses-tu qu'il faille, comme les socialistes ou Harlem Désir, dire bravo à Michel Noir quand il écrit dans *le Monde*: «Mieux vaut perdre les élections que s'allier avec Le Pen»?

Patrick Tort: Je comprends très bien que les socialistes applaudissent à l'idée que la droite puisse perdre les élections, surtout lorsque cette perspective est envisagée par un ministre de droite. C'est à la fois de la très bonne et de la très mauvaise foi. C'est involontairement ironique, et cependant assez politique, lorsque l'on sait que toute une partie du PS est assez favorable à ce qu'une sorte de consensus éthique conquérant lui rallie, au moins momentanément, la fraction «humaniste» de la droite, ou la fraction la moins bête — tous ces «jeunes ministres» ont peut-être compris de leur côté qu'il valait mieux pour leur carrière être du côté, précisément, de la jeunesse... Mais quelle vilaine pensée! —. Si Michel Noir est sincère — pourquoi pas? —, c'est qu'il est naïf, lui qui s'est allié avec Pasqua. Mais comme la candeur est un trait bien rare, on peut estimer que si elle conduit à l'autocritique, elle mérite au moins, n'est-ce pas, un encouragement.

Gilbert Wasserman: Ne s'est-on pas rassuré à bon compte en expliquant que le Front national ne captait qu'une infime partie de l'électorat communiste? Ce n'est pas ce qu'indiquent actuellement les sondages.

Patrick Tort: Les premiers sondages effectués sur la participation de l'électorat traditionnel du PCF au succès de Le Pen paraissaient en effet

montrer que le PCF avait moins perdu au profit du Front national que chacun des autres grands partis. La direction du PCF s'est d'ailleurs — maigre satisfaction en des moments où l'on était en droit d'attendre d'elle, à cet égard, une attitude plus offensive — empressée de le dire et de le faire dire par ses militants. Pendant ce temps, les communistes dans leur grande majorité étaient tenus à l'écart du véritable phénomène politique, qui consistait en ce que Le Pen se nourrissait en fait sur l'électorat potentiel du PCF, en contribuant ainsi d'une façon décisive à sa stagnation, puis à son recul. C'est peut-être pour avoir enfin compris cela aujourd'hui (avec un «retard» qui n'étonnera plus personne) que Georges Marchais a tenu à affirmer, lors de la première séance du comité central du 18 mai dernier, qu'il n'y a pas d'adversaire plus résolu de Le Pen que le Parti communiste. Mais résolu à quoi ? A ne plus rejouer Vitry²? Il aurait été préférable qu'il n'y eût pas de première. Le drame est que sur le thème diffus de la «préférence nationale», et d'une façon plus ou moins visible et scandaleuse — là se trouve la différence entre l'habileté et la maladresse politiques —, *les appareils directeurs des grands partis ont tous cherché à concurrencer Le Pen.*

Mais sur son terrain, Le Pen n'est pas concurrençable. Le Pen gagne parce qu'il a su marquer, en dépit de toutes ses roueries politiques, qu'il restait implacablement fidèle à la logique nationaliste et raciste à laquelle il s'est dès le départ identifié. En se plaçant quelque peu, et sans le dire, sur le chemin de cette logique, la gauche a troqué la *sienne*, donc sa force propre, contre le fantasme qui consistait à «ménager l'opinion» influencée par les slogans racistes: le résultat est que la portion de l'électorat populaire qui, si elle avait été avertie et instruite par une lutte idéologique spécifique contre les résurgences du fascisme, aurait normalement choisi le combat démocratique, a basculé dans l'extrême-droite par lassitude, défoulement et démission de l'intelligence, mais aussi par ressentiment, par provocation, et par représailles à l'égard du manque de cohérence de ce qu'elle voyait à gauche, préférant ainsi ceux qui disent ce qu'ils pensent et qui font ce qu'ils disent, à ceux qui s'en prennent à un groupe d'immigrés expulsés d'une commune voisine tout en proclamant qu'ils ont toujours été et demeureront toujours les premiers adversaires du racisme. Il faut remarquer également que le nationalisme stupide de la propagande politique du PC, et le rappel permanent de l'«identité française», dont l'une des traces les plus récentes se trouve dans le compte rendu par *l'Humanité* de l'intervention de Roger Martelli à la session du comité central du 19 mai, ont rendu

² Au début des années 80, à partir d'un discours « Produisons français », le PCF s'engage dans deux municipalités communistes dans des actes contre les immigrés. Plus tard c'est Robert Hue, l'un des deux maires qui va succéder à Georges Marchais.

faciles, dans ce contexte, les amalgames et les transferts entre les deux courants.

Gilbert Wasserman: Le Pen divise peut-être la droite, peut éventuellement la mettre en difficulté en 1988, mais n'est-il pas en réalité celui qui peut la rendre durablement majoritaire? En d'autres termes, n'est-il pas en train de se rendre indispensable pour celle-ci?

Patrick Tort: Le problème n'est peut-être pas tant de savoir si Le Pen et sa formation — dont le succès, ne l'oublions pas, tient pour une grande part, dans la grande tradition fasciste, à la personnalité du *chef*— rendront, à plus ou moins long terme, la droite majoritaire ou minoritaire. C'est une question *politicienne*, mais ce n'est pas une question *politique* au sens grave du terme. Le problème *politique*, c'est que l'extrême droite est passée, par rapport à l'ancienne droite parlementaire, et grâce à Le Pen, *du statut d'armée de réserve au statut d'avant-garde*. La question est donc de savoir quels seront les effets d'entraînement de ce nouveau « progressisme de droite », et quel degré d'accoutumance il parviendra à développer dans l'opinion. L'urgence, c'est de construire au plus vite les conditions d'efficacité *d'une lutte idéologique et politique active* contre ce qui se dévoile de plus en plus clairement aujourd'hui comme une résurgence adaptative du fascisme.

Gilbert Wasserman: Les progressions du Front national dans l'opinion paraissent rythmées par les passages de Le Pen à la télévision. Il est un communicateur d'une redoutable efficacité. Quels sont les ressorts de cette efficacité, par exemple à propos du Sida ?

Patrick Tort: La question est essentielle, et je voudrais la traiter sur un mode plus théorique et plus rigoureux qu'on ne le fait habituellement en substituant trop vite le dégoût légitime qu'inspire le discours et l'action politique de Le Pen à l'analyse nécessaire des ressorts psychosociologiques de son succès.

On sait que les résurgences et les développements du fascisme ont lieu durant les périodes de crise, et exploitent, en lui donnant des corrélats imaginaires qui sont en même temps des objets précis dans la réalité — en l'occurrence, les immigrés —, une forme indistincte et diffuse d'exaspération. Le fascisme requiert donc comme condition de son emprise :

1. Un renforcement conjoncturel de la souffrance sociale, de la frustration économique et symbolique.
2. Une blessure narcissique du corps social exigeant réparation, restauration de la dignité perdue dans un enlèvement subi, et rétablissement d'une identité déchu.

3. Un ressentiment en quête d'objet.
4. Un objet assignable au ressentiment.

On reconnaît ici le schéma de la vieille théorie dite du «bouc émissaire», laquelle, pour des raisons qu'il serait trop long d'aborder, me semble rendre compte d'un mécanisme réactionnel dont le dépassement ne sera jamais définitivement acquis.

On sait également que le désarroi né des crises rend les individus propices à toute forme de regroupement autour d'un principe de ré-identification de masse utilisant les ressorts défensifs de la réassurance collective (la patrie, la nation, la race). La réassurance identitaire la plus simple consiste naturellement dans le resserrement autour du fantasme de *l'héritage* (race, traditions, culture) qu'il importe de *préserver*. Le fascisme détient son efficacité de la disponibilité permanente des polarités identificatoires qu'il propose. Dans son essence, il pourrait se définir comme une immédiation systématique du rapport entre l'individu et ce qu'on lui décrit comme ce qu'il est menacé de perdre : ce que ses ancêtres ont déposé en lui comme valeur attachée à sa race, à son sang, à son histoire et à son nom. Le fascisme, sur son versant de manipulation psychologique, repose sur la frayeur née de **la menace d'un divorce avec le père** (la «patrie», le «patrimoine») comme source de la valeur personnelle, de la force et du nom. Chaque foule fasciste, on le sait, vit son identité dans la personne du chef, agit qu'elle est par ce transfert. Le fascisme est une religion de la force parce qu'il est une religion du père. Sa logique est de recourir aux fantasmes identitaires les plus forts et, en de multiples sens, les plus primitifs : ceux liés à la race, au sang, à l'intime de ce qui transmet, voudrait-on, sans mélange. Le désir d'identité est indissociable du désir d'intégrité, donc du désir de pureté. Le mot-thème privilégié par un chef fasciste, qui épouse et représente le fantasme identitaire en positif sur sa propre personne et en négatif contre l'étranger, est donc — et sera toujours — celui de **préservation**. Le Pen, à cet égard — cela est admirablement cohérent —, n'a rien inventé, et prend place dans une lignée, dans une **tradition**. Dès lors que l'efficacité d'un discours politique consiste dans l'usage qu'il fait du thème valorisé de l'hérédité biologique couplé avec celui de la préservation, toutes les métaphores organicistes deviennent automatiquement des forces de persuasion et des éléments-clefs pour l'argumentation et la didactique — c'est le cas, singulièrement, des métaphores de la **pathologie** de l'organisme : les étrangers — les corps étrangers — sont décrits comme assaillants du «corps sain» de la société, dans les termes mêmes à travers lesquels l'anthropologie criminelle de la fin du siècle décrivait les «criminels-nés», ou à travers lesquels la pathologie décrit une infestation ou une contamination morbide. D'où naturellement l'expulsion, la purge, l'élimination. Aujourd'hui, le SIDA offre à Le Pen une chance inespérée de donner un support réel à la

menace fantasmatique de contamination et d'atteinte à la pureté. Il s'en saisit simplement avec l'instinct de sa vieille culture fasciste, et cela lui est d'autant plus facile que le virus — aubaine décidément persistante — vient de l'étranger.

Je suis un peu long dans cette réponse, parce que je ne désirais pas répondre à la question de la réussite médiatique de Le Pen sans avoir auparavant montré qu'elle obéit dans ses grandes lignes et dans ses plus petits détails au système psychologico-discursif et aux compulsions logico-rhétoriques du fascisme. J'ai longuement analysé par ailleurs la manière dont ce système argumentatif fondé sur un dévoiement régulier de ses références aux sciences biologiques plonge ses racines dans les origines mêmes de l'idéologie libérale³. L'idée qu'il faut en retenir, c'est que le fascisme, au-delà de ce que l'on nomme les contradictions du libéralisme (qui sont, pour l'essentiel, en dehors des contradictions strictement économiques, celles qui s'installent entre une pratique de domination de classe et l'affirmation formelle de la démocratie et de l'altruisme éthique), le fascisme, dis-je, c'est le libéralisme poussé jusqu'au bout de sa logique et débarrassé de ce dernier type de contradiction.

Alors qu'en est-il, au terme de ce repérage théorique et conceptuel, de la réussite de Le Pen dans le registre de la communication ? Il obéit simplement à ce que j'ai défini tout à l'heure : à la logique de **l'identification** : l'identification au chef, par une tactique remarquablement efficace de réversibilité, est à la fois prévenue et précipitée par l'affirmation de l'identification fusionnelle du chef au peuple⁴ vague que son discours vise, précisément, à constituer comme force d'approbation et de soutien : «Les idées que je défends sont les vôtres». Ce qui est magistral, c'est que ce slogan, figure absolue de la séduction par identification à ce qui n'existe pas, mais possède en même temps une existence potentielle et imaginaire absolue — le peuple —, ce slogan sans fond ni contenu, par le fait même de son vide abyssal, fait le **plein** des voix pour ses promoteurs, et tend simultanément à créer la conviction d'une rationalité là où n'existait en fait qu'une mouvance réactionnelle. La force de persuasion de l'idéologie fasciste est ainsi de produire l'illusion d'un fondement axiologique et rationnel légitimant **dans leur caractère irrépressible** des mouvements simplement

³ Voir *La pensée hiérarchique et l'évolution*, Aubier, 1983. Voir également Herbert Spencer, *Autobiographie* (naissance de l'évolutionnisme libéral), PUF, 1987.

⁴ Ce terme est employé ici avec le sens que je lui donne dans *Etre marxiste aujourd'hui* (Aubier, 1986), de corrélat potentiel d'un projet d'assujettissement.

compulsifs. D'où ce que fut effectivement l'irrépressible violence nazie. D'où également la complète sérénité de Klaus Barbie.

Gilbert Wasserman: L'influence du Front national est-elle en train de progresser de nouveau ou plutôt de se consolider à son niveau actuel? Jusqu'où te paraît-elle pouvoir aller ?

Patrick Tort: Au moment où nous sommes, c'est-à-dire au moment des remous provoqués dans l'actuelle majorité par la perspective d'une nouvelle alliance électorale avec Le Pen, il apparaît que ce dernier est parvenu, simplement à travers les réactions qu'il suscite, à faire éclater au grand jour les contradictions de la droite classique, et qu'il en tire bruyamment avantage. Je pencherais plutôt pour la consolidation, encore que, m'estimant personnellement engagé dans un combat spécifique, qui passe par l'explication théorique (historique, politique, psychosociologique), contre la résurgence de telles idéologies, je répugne à envisager autre chose que leur régression. Il faut rester conscient du fait qu'en dépit du mouvement majoritaire de la jeunesse contre le racisme et l'attitude de Le Pen ou de Pasqua envers les étrangers, un enfant qui a atteint aujourd'hui l'adolescence a grandi en regardant l'existence politique du Front national comme une donnée normale de la démocratie en France. Il faut réfléchir au fait que ***ce qui est grave, c'est, précisément, la consolidation.*** D'où l'urgence permanente de la lutte idéologique. L'espoir d'un tassement de l'influence du Front national repose aujourd'hui, c'est à la fois mon vœu et ma conviction, sur la force grandissante du jeune mouvement des rénovateurs communistes⁵, qui a d'emblée affirmé, sur ces questions essentielles, un radicalisme salubre. Face à la logique totalement assumée du Front national, face aux déportations de Pasqua, face aux manœuvres tactiques du PS, face aux insuffisances, aux compromissions et aux irresponsabilités de la direction du PCF, les communistes rénovateurs et leurs alliés ont seuls le pouvoir de soutenir en France, aujourd'hui, la véracité de leur critique et la transparence éthique et politique de leur projet. D'assumer totalement, dans le discours et la pratique qui sont et, je le crois, resteront les leurs, **la** logique de l'égalité. M

⁵ Il doit être entendu que j'emploie ce terme par commodité, et sans pour l'instant entamer la critique nécessaire de ses connotations.